

L'Amour des Autres

Par Eva SENECAI

Auteur de trois ouvrages édités à Montréal :
LA COURSE DANS L'AURORE, poésies;
DANS LES OMBRES et MON JACQUES, romans.

I

LOUIS BEAULIEU A JEANNINE LEFRANC

CE LONG silence de deux semaines a dû vous étonner. Surtout, après mon départ brusque et sans raison. Sans raison pour vous, si vous n'avez pas compris.

Depuis des mois, quelque chose est entré en moi que j'ignorais et qui bouleverse ma vie. Je suis heureux et j'ai peur. Je suis heureux parce que je vous aime, ma Jeannine. Mais j'ai peur parce que vous croyez ma vie à jamais séparée de votre vie, parce que, peut-être, vous ne me laisserez point briser l'obstacle qui s'oppose aujourd'hui à notre bonheur: mes fiançailles avec une autre.

Ces fiançailles, Jeannine, ils vous ont empêché de voir en moi ce que j'étais vraiment, ce que je n'ai cessé d'être depuis deux mois: un homme amoureux de vous.

Je vous écris ce soir pour vous expliquer toutes ces choses, pour vous prouver que je n'ai pas été l'être faux et parjure que peut-être on vous a montré, ou, qu'infailiblement, on vous montrera demain quand on saura que c'est vous que j'aime, vous que je veux pour femme et non elle.

Je ne sais si vous avez été emportée comme moi dans ce tourbillon de feu qui m'environne et m'assiège et qui, le mois dernier, m'a jeté vers vos tresses blondes.

Vous souvenez-vous, Jeannine? C'était au fond du jardin. Vous brodiez sous les érables. Le vent emportait l'haleine des verveines en fleurs. Vous en aviez une touffe à votre corsage. Leurs petites têtes chamarrées et bleues avaient l'éclat de votre robe blanche. Le jour était léger et bruisant comme une aile d'oiseau. Au-dessus de vous, dans les feuilles, un couple de rossignols chantaient. Peut-être se disaient-ils des paroles d'amour...

Mais vous n'écoutez pas. La tête sur vos bras repliés, vous vous étiez endormie contre la table du jardin. A travers les fenêtres du feuillage, des rayons de soleil descendaient vers vous en une coulée d'or en fusion, se mêlaient à vos cheveux qui devenaient un lingot d'or.

Je venais vous parler, vous répéter les mille riens de chaque jour. Votre mère m'avait dit que vous étiez là. Je me suis avancée simplement, comme d'habitude. Et, tout à coup, je suis resté là, immobile, silencieux, devant l'enfant endormie que vous étiez.

Les rossignols chantaient toujours. Le ciel était veiné comme une agate. L'atmosphère chaude sentait les fleurs. Vos mains pendaient au rebord de la table, plus blanches que la blancheur de votre robe. Une de vos tresses se défaisait à demi de l'enroulement des broches et glissait sur votre nuque. L'autre, complètement défaits, tombait sur votre joue que la chaleur faisait toute rouge.

Je me suis approché et, pieusement, de mes deux lèvres closes, j'ai effleuré cette tresse au bord de votre joue.

Ma Jeannine, vous savez le reste. Peut-être alors, avez-vous compris... Peut-être l'ardeur de vos grands yeux et la gravité de votre voix étaient-ils un peu de ce tour-

ment, de ce transport et de cette ivresse universelle qui éblouit les êtres, les attire l'un à l'autre, qui s'appelle l'Amour et dont je suis submergé.

Je dis «peut-être». Je voudrais tant que ce soit vrai!

Me voici loin de vous, exilé de ces lieux où vous vivez. Exilé par ma propre volonté. J'ai voulu résister à cette emprise, à cet amour. J'ai voulu essayer de rester fidèle à cette jeune fille que d'autres ont choisie pour moi et que j'avais promis d'épouser.

Mais je ne peux pas. Quelque chose est en moi qui m'en empêche, que je ne puis arracher, que, pour rien au monde, je ne voudrais perdre: votre amour.

Je vous écris de bien loin. J'ai retrouvé ici la petite chambre d'étudiant où j'ai passé tant de nuits penché sur elle. Cette nuit, je la passerai alors, pendant que ce continuera la succession des heures. Besogne pourtant autrement plus intéressante. Je vous raconterai ma vie intérieure. Vous saurez que j'ai souffert. Vous verrez que j'ai été un pauvre abusé qu'on menait, les mains liées et les yeux clos, vers une femme qu'il n'aimait pas.

Aujourd'hui seulement, je les ouvre à la lumière. Aujourd'hui où je vous ai vue telle que vous êtes où j'ai compris que votre doux visage penché sur le mien et qui me sourit à travers la rigidité d'un portrait est le cher visage de ma destinée.

Les murs de ma chambre sont nus et vides. Par la fenêtre ouverte sur la ville remuante, une chaleur mêlée à de la brise, à de l'odeur marine vient jusqu'à moi. Cette valeur dont j'ai tant souffert les étés précédents, lorsqu'il

